

Georges Poisson

COMBATS
pour le
patrimoine



Pygmalion

COMBATS
POUR LE PATRIMOINE

Souvenirs 1948-2008

Du même auteur

- Fontaines de Paris*, Paris, Le Centurion, 1958 (épuisé).
- Évocation du Grand Paris*, 3 t., Paris, Éd. de Minuit, 1956-1961 (épuisé).
- Île-de-France, pays du dimanche*, Paris, Arts et métiers graphiques, 1964-1965 (épuisé).
- Moyen Âge en Île-de-France*, Paris, Fayard, 1965 (épuisé).
- Châteaux d'Île-de-France*, Paris, Balland, 1968 (épuisé). Éd. allemande, Munich, 1968.
- Le Val-de-Marne*, Paris, Éd. de Minuit, 1968 (épuisé). Couronné par l'Académie française.
- Album Saint-Simon*, Paris, Bibl. de la Pléiade, 1969 (épuisé).
- Les Châteaux de la Loire*, Paris, Alpha, 3^e éd., 1972 (épuisé).
- Inventaire des églises des Hauts-de-Seine*, Paris, Fédération des Sociétés historiques de la région parisienne, 1973-1975.
- Les Musées de France*, Paris, coll. « Que sais-je ? », P.U.F., 3^e éd., 1976.
- Cette curieuse famille d'Orléans*, Paris, Perrin, 3^e éd., 1999.
- Histoire des grands boulevards*, Paris, Le Cadrafin, 1980. Couronné par l'Académie française.
- Histoire et histoires de Sceaux*, préface de Georges Duhamel, Sceaux, 3^e éd., 1981 (épuisé).
- Les Gabriel* (avec M. Gallet et Y. Bottineau), Paris, Picard, 2^e éd. 2004.
- Dix siècles à Montfort-l'Amaury* (avec M.-H. Hadrot), préface de Jacques de Lacretelle, Montfort-l'Amaury, 1983. Couronné par l'Académie française.
- Choderlos de Laclos ou l'obstination*, Paris, Grasset. Bourse Goncourt de la biographie, 1985, 3^e éd. 2004.
- Monte-Cristo, un château de roman*, préface d'Alain Decaux, Marly, Éd. Champ-flour, 1987 (épuisé).
- Guide des maisons d'hommes et femmes célèbres*, Paris, Pierre Horay, 7^e éd. 2003.
- De Maisons-sur-Seine à Maisons-Laffitte*, préface de J.-B. Duroselle, Maisons-Laffitte, 3^e éd., 1993.
- Histoire de l'Elysée*, Paris, Perrin, 4^e éd., 1999. Couronné par l'Académie française.
- Les Maisons d'écrivain*, Paris, coll. « Que sais-je ? », P.U.F., 1997.
- Histoire de l'architecture à Paris*, Paris, Nouvelle histoire de Paris, 1997.
- Monsieur de Saint-Simon*, Paris, 5^e éd., 2000.
- Dictionnaire des monuments d'Île-de-France* (dir.), Paris, Hervas, 2^e éd., 2000.
- La Curieuse Histoire du Vésinet*, préface d'Alain Decaux, 3^e éd., 1998.
- La Duchesse de Chevreuse*, Paris, Perrin, 1999.
- Maintenon* (avec Françoise Chandernagor), Paris, Norma, 2^e éd., 2006.
- Les Grands Travaux des présidents de la 5^e République*, Paris, Parigramme, 2002.
- Napoléon et Paris*, Paris, Tallandier, 2^e éd., 2002.
- L'aventure du Retour des cendres*, préface de Jean Tulard, Paris, Tallandier, 2004.
- Le retour des cendres de l'Aiglon*, Paris, Nouveau monde, 2006. Éd. américaine, New York, 2007.
- Sacha Guitry*, Timée Editions, 2007.
- Edition critique des *Souvenirs de la princesse Pauline de Metternich*, Paris, Tallandier, 2009.
- Saint-Simon, Sceaux et Ile-de-France*, recueil d'articles 1954-2008, préface de Philippe Hourcade, Paris, Société Saint-Simon, sous presse.
- Le Comte de Chambord, dernier roi de France*, Paris, Pygmalion, 2009.
- Viollet le Duc* (avec Olivier Poisson), Paris, Tallandier, en préparation.

GEORGES POISSON

COMBATS
POUR LE PATRIMOINE

Souvenirs 1948-2008



Pygmalion

Sur simple demande adressée à
Pygmalion, 87 quai Panhard et Levassor 75647 Paris Cedex 13,
vous recevrez gratuitement notre catalogue
qui vous tiendra au courant de nos dernières publications.

© 2009, Pygmalion, département de Flammarion
ISBN 978-2-7564-0205-5

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5 (2° et 3° a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*A la mémoire de celle
qui fut le témoin de ces aventures.*

*Mon beau voyage encore est si loin de sa fin
Et comme le soleil de saison en saison
Je veux achever mon année...
O mort, tu peux attendre...*
André Chénier

INTRODUCTION

Voilà déjà quelque temps que l'auteur, affrontant un certain ridicule, souhaitait écrire ses Mémoires.

Non, bien sûr, pour raconter ses amours, même le seul méritant ce nom et que l'on devinera sans doute, ni régler quelques comptes : ce n'est pas son style. Encore moins pour parler lui-même des livres qu'il a publiés, dont certains lui plaisent toujours et d'autres moins, mais qu'il n'a pas à commenter. En revanche, pour narrer, si possible avec le sourire, les divers combats, quotidiens ou épisodiques, qu'au cours de sa longue carrière il a menés au service du Patrimoine, combats gagnés ou perdus, en rappeler les épisodes pittoresques ou parfois dramatiques et peut-être en tirer leçon. Vieilles histoires dont le résultat demeure le plus souvent sous nos yeux, en positif ou en négatif.

Quelques mots du contexte :

Entré par concours dans la carrière des musées en 1947, j'ai été l'année suivante, après un stage au Petit-Palais, affecté au domaine de Sceaux, que je n'ai plus quitté pendant plus de quarante ans, y effectuant un travail dont je détaillerai certains chapitres. Et dans le même temps, j'ai été amené à servir d'autres causes similaires, en matière de musées, d'édifices historiques, de maisons d'écrivains, sites où j'ai travaillé sans toujours, je l'avoue, solliciter l'autorisation de mes supérieurs. Dans l'administration, on se fait parfois mal voir, le plus grave étant qu'on ne vous le dit pas, et l'on se découvre des cicatrices. Mais

COMBATS POUR LE PATRIMOINE

chemin faisant, j'ai rencontré des hommes et des femmes de grande classe, dont je garde le souvenir.

Succès ou échecs remportés ou subis, non peut-être sans maladresse mais avec conviction. Trouvant récompense ou consolation dans le plaisir, voire l'amusement éprouvés.

Et puis, dans les intervalles de ces campagnes, action ou commentaire par la parole, au service d'auditeurs français ou étrangers, dont le souvenir de l'accueil me fait encore chaud au cœur.

Dirai-je que raconter cette longue histoire m'a amusé, sans préjuger de la réaction du lecteur ? L'obstacle de rédaction le plus désagréable étant l'emploi du pronom personnel, habituel à ce genre. L'éliminer systématiquement eût demandé la virtuosité d'un Georges Perec, à laquelle je ne prétends pas. J'ai essayé d'en supprimer quelques-uns.

Sur la suggestion, volontiers suivie, de l'éditeur, j'ai rappelé brièvement (passages en italique) quelques expériences similaires menées par des collègues, qui se sont heurtés aux mêmes difficultés en entretenant le même espoir, et ont obtenu des résultats souvent plus importants. Nous avons été eux et moi généralement approuvés par l'opinion, l'intérêt pour le Patrimoine et la conscience de sa nécessaire survie étant un sentiment relativement nouveau que nous avons vu croître, que j'ai vu se développer au cours de ce demi-siècle de carrière.

Par ailleurs, il se trouve que je suis spécialiste de Saint-Simon et fondateur du prix qui porte son nom, décerné chaque année à un mémorialiste. Me refusant à le briguer (je suis membre du jury) et sans risquer, bien entendu, une comparaison stupide, je peux peut-être dire que raconter certains épisodes de sa vie permet de porter sur soi-même un jugement sans doute plus sévère que celui du lecteur, dont il sollicite l'indulgence.

Deux amies, Maddy Ariès et Valentine del Moral, se sont donné le mal de lire de bout en bout ce prétentieux manuscrit et ont bien voulu me livrer leurs réflexions générales et de détail. Qu'elles en soient chaleureusement remerciées.

G. P.

I

STAGE PARMi LES CHEFS-D'ŒUVRE D'EUROPE

R eçu au concours des musées de la Ville de Paris en 1947, j'étais d'abord astreint à un stage d'un an, pour lequel je fus nommé au musée du Petit-Palais.

L'administration de la Ville de Paris – dans laquelle j'entrais ainsi, et dont soixante ans plus tard je fais toujours partie à titre honoraire, ce qui me donne droit chaque 1^{er} janvier à une boîte de chocolats que je ne vais jamais chercher – était encore imprégnée des traditions bureaucratiques du XIX^e siècle, souvent surannées et parfois courtelinesques. La hiérarchie y était contraignante et n'avait pas complètement renoncé dans ses bureaux aux signes extérieurs de gradation, véritables galons sur un uniforme virtuel : simple cheminée, cheminée avec pendule, cheminée avec pendule et garniture, mobilier d'acajou ou de merisier selon les grades ; et l'on relatait la surprise scandalisée d'un chef de service entrant chez un de ses rédacteurs et s'exclamant :

— Mais c'est un paillasson de chef de bureau que vous avez là !

L'époque des manches de lustrine, des calottes grecques et des ronds de cuir avait en principe disparu, mais je ne jurerais pas qu'il n'en subsistât pas quelques exemplaires dans certains bureaux de l'Hôtel de Ville.

Je me souviens bien, en revanche, de la nomenclature des fournitures de bureau qui nous étaient allouées, spécifiant que les crayons de couleur hexagonaux étaient réservés aux chefs de service : à nous,

COMBATS POUR LE PATRIMOINE

fonctionnaires subalternes, d'empêcher leurs frères inférieurs de rouler...

Le recrutement fleurait bon aussi parfois les mœurs de l'indulgent XIX^e siècle. Dans le corps des conservateurs dans lequel j'entrais, un personnage dont je tairai le nom avait été intégré hors concours sous le seul titre de neveu, ou filleul, d'Aristide Briand, avec ce correctif non dit que, à part une présence ultra-épisode dans un petit bureau, il ne ferait rien. Ainsi s'est-il acheminé au bout d'une vingtaine d'années vers une retraite scrupuleusement versée.

Les titres administratifs, variés, ne dédaignaient pas le paradoxe, et j'ai connu des collègues qui s'intitulaient sans crainte « attaché libre ».

D'ailleurs, le personnel des musées, longtemps constitué de grands bourgeois fortunés amateurs d'art, avait parfois du mal à se plier aux contraintes administratives surveillées par des gratte-papier qu'ils méprisaient un peu. Quand en 1913 fut volée la Joconde, événement qui secoua la France entière, le directeur des Musées nationaux, alors en vacances, fut rappelé et bientôt, sa responsabilité étant engagée, mis à la retraite d'office. Il s'inclina, le coup étant, si j'ose dire, régulier, mais jusqu'à sa mort réclama, ayant été rappelé sur ordre, le remboursement de son chemin de fer, qu'il n'obtint jamais.

Après la Seconde Guerre mondiale, le très estimé conservateur de Versailles Charles Mauricheau-Beaupré, partant effectuer au Canada une tournée de conférences, se contenta d'en aviser oralement le directeur des Musées qui lui souhaita bon voyage. Mais il périt là-bas dans un accident de voiture et sa veuve se débattit dans les pires ennuis, l'administration considérant que le défunt s'était absenté sans autorisation. Tandis que ce décès semait, à Versailles, la révolution pour sa succession.

A la Ville de Paris, on retrouvait les mêmes contraintes, un cran en dessous. La capitale ne possédait alors pas de maire, et son administration était dirigée par le préfet de la Seine, qui seul occupait le principal bureau de l'Hôtel de Ville, aux dimensions de hall de gare. Les conseillers municipaux se voyaient réduits, en matière de pouvoir, à la portion congrue et essayaient de se rattraper sur le confort et le faste. Le syndic du Conseil, poste recherché car disposant d'un budget conséquent, organisait de temps à autre dans les décors du célèbre hôtel Lauzun, propriété de la ville dans l'île Saint-Louis, des déjeuners d'apparat – j'en fus une fois ou deux –, servis par des valets costumés à la française, bas blancs, livrée brodée et perruque faussement poudrée : je n'ai jamais bénéficié ailleurs d'un tel service de table.

STAGE PARMi LES CHEFS-D'ŒUVRE D'EUROPE

J'ai bien connu aussi Janine Alexandre-Debray (mère de Régis Debray), qui gardait d'année en année le titre de rapporteur général du Compte, lequel donnait droit à un secrétariat et une voiture avec chauffeur, sans travail autre que représentatif, ledit rapport étant rédigé par ses bureaux.

Le poste de président du Conseil municipal était encore plus recherché (voiture de fonction, secrétariat, indemnité) et je me souviens d'une de ces garden-parties que le Conseil donnait chaque printemps, somptueusement, dans les jardins de Bagatelle, où trois conseillers amis me confièrent successivement :

— Demain, je serai président...

Ce fut effectivement l'un des trois.

Mais l'administration, en face de ces élus, restait toute-puissante, imbuë des principes qui avaient fait sa force. Les « bureaux », par exemple, détestaient les voyages professionnels en France ou à l'étranger, pourtant parfois nécessaires pour un conservateur (« Est-ce que je vais me promener aux frais de la Princesse, moi ? »). Mais quand le feu vert avait été délivré, l'administration, respectueuse et méthodique, ne rechignait plus à rembourser le prix du voyage, en seconde ou première classe selon le grade de l'intéressé, en y ajoutant, pour les repas pris pendant le voyage, une « indemnité de panier », calculée au plus juste puisque, n'est-ce pas, le voyageur resté chez lui aurait « mangé » à ses frais...

Pour leur part, les conservateurs étaient volontiers l'objet de la jalousie un peu agressive du personnel administratif : « Ils font les malins parce qu'ils sont dans des palais ou des châteaux et qu'ils y reçoivent des ministres, mais ils sont chefs de bureau comme nous... »

Ladite administration ignorait aussi le chèque ou le virement et il fallait, à chaque fin de mois, passer chez le chef comptable. Il était admis qu'à partir d'un certain grade, on pouvait demander à ce dernier de monter lui-même à votre bureau, mais le niveau de cet échelon privilégié prêtait à discussion.

Chaque 2 ou 3 janvier, le corps tout entier allait présenter ses vœux au directeur, exprimés par le plus ancien dans le grade le plus élevé. Il aurait été de mauvais goût de sa part de mêler à son discours quelque revendication même minime, et il lui était recommandé en revanche de ne pas oublier d'associer à ses vœux l'épouse du directeur, que l'on apercevait parfois dans les manifestations, prolongée d'un chapeau suscitant commentaires.

Le directeur répondait sur un ton bon enfant, avec une pointe d'humour, mais sans négliger d'exalter la mission de la Ville de Paris et le travail bien fait. Pas question pour lui d'arroser la nouvelle année.

COMBATS POUR LE PATRIMOINE

Epreuve suffisamment éprouvante pour inciter l'assemblée à aller ensuite reprendre des forces au bistrot du coin.

Quarante ans plus tard, les choses se passaient différemment. Au 1^{er} janvier, Charles Pasqua, président du Conseil général des Hauts-de-Seine, « payait le coup » de façon fort convenable à tout son personnel, qui était nombreux et s'y présentait en tenue de travail, c'est-à-dire jeans, baskets, chandails à col roulé, le tout plus ou moins propre. Et il m'arrivait de penser que si j'étais (à Dieu ne plaise) président du Conseil général, je ferais passer une note précisant que je n'obligeais personne mais que, si on voulait venir, on se devait d'être habillé décentement. Le temps était de toute façon loin du célèbre bal annuel de l'Hôtel de Ville, fréquenté dans ma jeunesse, où qui s'y rendait en smoking au lieu de l'habit prescrit se faisait réprimander...

L'habit est une tenue élégante, pour peu que l'on soit dénué de ventre, mais souvent inconfortable : votre cou est enserré dans du carton (pourquoi parle-t-on de « col à manger de la tarte » ?) et l'on se retrouve parfois victime de la malice d'un bouton de plastron qui, se détachant, part comme un coup de feu dans une direction indécidable et vous laisse toute la soirée la chemise entrebâillée. Heureux qui, dans cette aventure, peut dissimuler le désastre derrière une « commanderie » multicolore et parfois d'origine incertaine.

Au sujet des décorations, dérivons vers un épisode personnel. En 1988, au pavillon de l'Aurore, mon vieil ami Alain Decaux, alors ministre de la Francophonie, en présence du président Pasqua, me remettait les insignes, comme on dit, d'officier de la Légion d'honneur. Chose curieuse, alors que, quelques semaines plus tôt, intronisé « connétable du vin de Blaye », ce qui n'était qu'une mascarade, je m'étais trouvé ému (était-ce la robe pourpre ?), je ne l'étais nullement en recevant cette rosette, pourtant rare pour un conservateur. Relaxation qui me permit de raconter dans mon discours de remerciement l'histoire de Colette :

Dans les derniers temps de cette dernière, le président Auriol désirait l'élever à la dignité de grand-officier de la Légion d'honneur, première femme à atteindre ce grade.

— Oui, bien sûr, monsieur le président, observèrent ses collaborateurs, c'est un grand écrivain reconnu, mais n'oubliez pas qu'elle a montré ses fesses sur nombre de scènes de province et que sa vie sentimentale a été agitée (trois maris, maîtresse de son beau-fils...). Si seulement elle n'était pas la première femme à recevoir cette dignité...

Autrement dit, il fallait un précédent, et on chercha parmi les femmes déjà honorées de cravate, pour s'arrêter sur la maréchale Lyautey qui

STAGE PARMİ LES CHEFS-D'ŒUVRE D'EUROPE

s'était distinguée en œuvres charitables. Elle se mourait alors dans un hôpital de Casablanca et le maréchal Juin reçut par téléphone l'ordre d'aller lui conférer au plus tôt le « crachat ». Sans que les autorités se souvinsent que Lyautey avait écrit dans son testament : « J'interdis que la veuve Z... (c'était son nom précédent) paraisse à mon enterrement. »

Colette fut donc grand-officier (c'est Geneviève de Gaulle qui sera la première femme grand-croix) et l'histoire s'achève par un mot de Clemenceau : « La rosette est préférable au ruban : elle est plus facile à enlever pour entrer dans un mauvais lieu. »

Revenons au corps des conservateurs de la Ville, recruté en principe par concours et qui ne manquait pas de personnalités. Le romancier Jean-Louis Vaudoyer, devenu par quelque hasard conservateur de Carnavalet, s'en échappa pour aller diriger la Comédie-Française, où il effectua sous l'Occupation un remarquable travail (*La Reine morte*, *Le Soulier de satin*). Gilles de La Tourette, fils du célèbre professeur, semblait par moments atteint du fameux syndrome qui avait fait la gloire de son père. Un exemple frappant de l'inhibition provoquée par l'Occupation fut celui de Max Terrier, arrivé jeune à la tête du musée Cognacq-Jay, boulevard des Capucines, dont l'activité en ces temps était des plus réduites. Il aurait pu y couler des années paisibles, mais il s'y ennuyait et, au printemps 1944, époque où chacun attendait et espérait la fin du cauchemar, il avait eu l'idée baroque de briguer la direction de la manufacture de Sèvres. On manquait alors de candidats pour les grands postes et il fut nommé. Dès la Libération trois mois plus tard, il était débarqué sans phrases. Il fut récupéré par les Musées nationaux qui l'envoyèrent en exil dans la triste plaine picarde, à Blérancourt, musée franco-américain presque inconnu. Il y végéta quelques années avant qu'on lui donnât aussi le château de Compiègne, où il commença une nouvelle carrière.

Quand j'arrivai à la Ville de Paris, celui qui avait été avant guerre le conservateur du Petit-Palais, le romancier Raymond Escholier (*Cantegri*), organisateur de l'exposition de *L'Art italien*, était parti, mais nous eûmes la surprise, dans les années cinquante, de le voir revenir, âge de la retraite depuis longtemps dépassé, comme conseiller artistique du préfet. On le remarquait surtout dans les déjeuners officiels : j'étais assis un jour à ses côtés et le fis parler, ce qu'il faisait agréablement, laissant ressortir de temps à autre son accent de l'Ariège.

Sous l'Occupation, ces conservateurs s'étaient trouvés sous l'autorité cordiale de l'inspecteur général Georges-Armand Masson, fils de

COMBATS POUR LE PATRIMOINE

chansonnier et pasticheur de talent. Osons citer une strophe des *Pieds d'Elsa*, inspirés d'Aragon :

*On ne peut courir quand on n'a plus de jambes
Si je n'ai plus tes pieds, je ne puis faire un pas
Il me faut les toucher, les sentir dans la chambre
M'assurer qu'ils sont bien ensemble
Savoir où sont tes cors le soir au fond des bas.*

Mais en dehors de ces jeux qu'il n'abandonnera jamais, il avait passé l'Occupation à essayer de venir en aide aux artistes mis à mal par les événements et, à la Libération, considéré comme vichyste, on le lui fit payer. La Direction des Beaux-Arts de la ville lui échappa et fut donnée au conservateur du musée Galliera (musée vide, d'ailleurs), gentil monsieur terne qui avait cependant eu l'audace de publier une biographie du petit père Combes, lequel n'était bien considéré sous aucun régime.

Le Petit-Palais avait été construit pour l'Exposition de 1900 sur un plan trapézoïdal souvent loué, mais dans une architecture un peu méprisée cinquante ans plus tard, et pendant longtemps on ne s'était pas privé, pour les besoins du musée, d'en cloisonner les salles et dissimuler les décors. Il abritait le musée d'art de la Ville, composé de collections un peu hétéroclites, mais importantes. A la Libération, on en avait écarté le conservateur, Héron de Villefosse, que nous retrouverons, lequel avait commis quelques imprudences, et l'on avait nommé à sa place un personnage déjà célèbre, le romancier André Chamson.

Curieux homme, et attachant. Originaire des Cévennes, protestant de race plutôt que de religion, il était passé sans efforts par l'Ecole des Chartes mais, ne se sentant pas d'attrance pour la profession d'archiviste, avait été nommé conservateur au château de Versailles où, disait l'opinion, il ne faisait pas grand-chose, poursuivant deux vocations qui faisaient parler de lui : politique, dans les milieux d'une gauche parfois extrême (on évoquait ses positions exprimées dans le journal *Vendredi*), et littéraire, avec des romans de terroir assez oubliés aujourd'hui.

La guerre venue, il avait servi comme officier puis, sous l'Occupation, avait, comme beaucoup de conservateurs, été affecté à la garde des dépôts d'œuvres d'art établis dans des châteaux provinciaux. Ils y tuaient le temps en vérifiant l'état de leurs caisses de tableaux, en travaillant leur spécialité et en profitant en ces temps de disette de la cuisine locale. On racontait que les conservateurs de Carnavalet,

STAGE PARMİ LES CHEFS-D'ŒUVRE D'EUROPE

veillant sur la « brouette » du conventionnel Couthon paralysé, organisaient au moyen de cette petite voiture des courses dans la galerie du château en question.

A la Libération, Chamson avait repris du service armé et mis ses quatre galons, authentiques, aux ordres des cinq galons plus fantaisistes du « colonel Berger », c'est-à-dire André Malraux, qui s'était lui-même nommé à la tête de l'unité, passant de son propre chef du grade de cavalier de deuxième classe à celui de colonel. Tous deux, avec quelques autres, avaient monté et commandé la brigade Alsace-Lorraine qui, suppléant à l'entraînement et au manque d'équipement par le courage et au prix de pertes importantes, s'était couverte de gloire dans les combats de l'Est (prise de Dannemarie). La part de Chamson dans la tactique ayant été sans doute plus importante que celle du déjà légendaire chef de corps. Volontiers égocentrique, il en était très fier et je l'ai entendu bien plus tard intervenir à la radio lors de la mort de Malraux : il n'y parlait que de lui-même.

Chargé donc du Petit-Palais, il y avait accueilli les tableaux du Louvre revenus intacts de province et que ce musée sortant à peine de l'ombre ne pouvait encore recevoir : j'y avais pourtant assisté, deux ans plus tôt, à la remontée de son grand escalier par la *Victoire de Samothrace*, beau spectacle. Chamson, utilisant la disposition du Petit-Palais en deux galeries concentriques, avait présenté les œuvres rapatriées en deux séries chronologiques illustrant les deux tendances principales de la peinture française à travers les temps : *Grandeur et charme de la France*, « séparant l'héroïque de l'exquis et le frivole du grandiose » (André Chamson). Le public parisien avait fait fête à ces chefs-d'œuvre retrouvés.

Mais Chamson, petit, nerveux, chauve, figure souvent figée sur un rictus, boutonnière enluminée, avait révélé une ambition plus grande : celle de montrer au Petit-Palais des expositions spectaculaires, dans la ligne de celle qui, en 1935, avait fait courir l'Europe entière, *L'Art italien*, accompagnée d'une presse flamboyante. Héron de Villefosse, convoyant en train certains tableaux venus d'outre-monts, avait été salué de ce titre allusif à un roman alors célèbre : « En sleeping avec les madones ».

Fort de ce précédent, Chamson avait obtenu de présenter les trésors des musées de Vienne et en avait fait une des plus somptueuses expositions de l'après-guerre : tapisseries de Flandre, toiles de Rubens, la célèbre salière de Benvenuto Cellini, trésors de cristal et d'or de la maison de Bourgogne. L'exposition était en cours lorsque j'arrivai au

COMBATS POUR LE PATRIMOINE

Petit-Palais et je fus tout de suite astreint à la faire visiter à des groupes : c'étaient mes premières conférences.

Il fallut bientôt se livrer à la mélancolique opération du démontage, où l'on éprouve l'impression de démolir de ses mains le monument que l'on a construit. Opération surveillée par un conservateur venu de Vienne, qui contrôlait de près l'ouverture des vitrines et l'emballage au rez-de-chaussée, des pièces exceptionnelles du trésor de Charles le Téméraire. Devant un vase particulièrement précieux, de cristal de roche serti d'or, il déclara :

— Celui-ci, je vais le descendre moi-même.

Il attaqua l'escalier, l'objet en main, manqua une marche, le vase lui échappa, rattrapé au vol à quelques centimètres du sol par une conservatrice de la maison.

Le malheureux Viennois était tombé assis sur les marches : je crus qu'il allait mourir.

La carrière littéraire de Chamson se poursuivait dans le même temps et je garde, dédicacés, certains romans de cette époque : *L'Auberge de l'abîme*, *Les Hommes de la route*. Carrière qui lui apportera le grade suprême de la Légion d'honneur et l'Académie française, mais il désirait plus : le prix Nobel. Il ne l'a jamais obtenu et c'est peut-être justice. Son ami Malraux non plus qui le méritait davantage. Et Chamson n'a pas eu non plus la consécration de la Pléiade.

Dans les périodes calmes de ce musée, on pouvait s'intéresser à ce que l'on n'appelait pas encore l'environnement. L'édifice le plus proche du Petit-Palais était le charmant restaurant Ledoyen, que mes moyens, bien entendu, ne me permettaient pas de fréquenter : il me faudra attendre une vingtaine d'années. A ses élégantes cariatides répondaient de l'autre côté les quadriges surmontant les ailes du Grand-Palais, qui ne manquaient pas d'allure et méritaient examen. Leur auteur, sculpteur totalement oublié nommé Recipon, a eu l'idée de placer ses chars à l'envers afin de montrer leurs conducteurs en pleine lumière : quel organisateur de courses romaines aurait-il souffert cela ?

Aux chefs-d'œuvre de Vienne succédèrent ceux de la Pinacothèque de Munich, accompagnés de leur conservateur qui s'imaginait pouvoir les installer à sa guise dans nos salles. Chamson, sans faire allusion à sa qualité de récent vainqueur, signifia sans détours à cet Allemand que lui, Chamson, était le patron de la maison et l'organisateur de l'exposition. Poli mais définitif. Moi qui ne sais pas toujours dire les choses désagréables sans élever le ton, j'admirais.

Ainsi prirent place les admirables tableaux de Munich, parmi lesquels les esquisses de Rubens pour la galerie du Luxembourg, plus

XV.	Chez Emile Zola	257
	<i>Du côté de chez Swann</i>	267
XVI.	Balcon sur la Seine	269
	<i>Résurrection du château voisin</i>	277
XVII.	Un petit château royal ressuscité et à nouveau disparu.	279
	<i>Mémoires et maximes</i>	283
XVIII.	Autour du château de Vincennes	285
	<i>Le dôme retrouvé</i>	291
XIX.	Le souvenir de Corot	295
	<i>Un musée dans une église</i>	299
XX.	Maisons tout court	301
	<i>Petit château pour grand peintre</i>	305
XXI.	Sire, Marly... ..	309
	<i>L'astre principal</i>	315
XXII.	Les ors de l'Elysée	319
XXIII.	Cloître à vendre, et à racheter	329
	<i>Un autre cloître ressuscité</i>	333
XXIV.	Les ossements des rois	335
	<i>Une autre nécropole</i>	345
XXV.	Malmaison ou les rêves enfuis	347
	<i>Un château gueule cassée</i>	353
XXVI.	Le chemin de Jean Racine	355
	<i>La plus grande église de la chrétienté</i>	361
XXVII.	Demeures d'écrivains	363
XXVIII.	Le domaine d'un duc-écrivain	373
	<i>Destin d'un château princier</i>	385
XXIX.	Saint-Simon et Vauban	389
	<i>D'une forteresse à l'autre</i>	393
XXX.	D'autres statues	395
XXXI.	Commis voyageur en culture	401
XXXII.	Couronnes littéraires	431
XXXIII.	L'honorariat	437
XXXIV.	« Il est plus tard que tu ne penses »	449
APPENDICE : UNE NUIT À LA COUR DE SCEAUX		457

Mise en page
PCA
44400 Rezé

N° d'édition : L.01EUCN000216.N001
Dépôt légal : mars 2009